

Le Passculture fait son cinéma
Cinémathèque suisse
Mercredi 17 avril 2024
18h00 Capitole
Par Séverine Graff (Gymnase du Bugnon)

La genèse complexe d'un triomphe du cinéma suisse

La Dernière Chance, Leopold Lindtberg, 1945



© Collection Cinéma

Compétences mobilisées

- Éveiller la curiosité des élèves pour le cinéma suisse
- Situer une oeuvre de fiction dans un contexte de production réel, revenir sur ses difficultés et les pressions du gouvernement suisses
- Approfondir ses connaissances de l'histoire politique de la Suisse durant la Deuxième Guerre mondiale

Pourquoi travailler sur *La Dernière Chance* en classe ?

Film majeur de l'histoire du cinéma suisse, *La Dernière Chance* a été écrit et tourné alors que l'issue de la Deuxième Guerre mondiale était encore incertaine. Dans ce contexte, les rapports entre l'équipe du film et les autorités suisses sont empreints de tensions. En revanche, *La Dernière Chance* connaît une importante carrière internationale après la fin de la guerre, et rencontre un fort succès sur territoire suisse. L'étude du tournage permet ainsi de mettre en lumière le contenu courageux du film, qui amène le spectateur suisse à s'identifier à la terrible réalité des réfugiés, et révèle la position encore ambivalente de la Suisse vis-à-vis de ses voisins en guerre.

Réalisateur qui a offert au cinéma helvétique de nombreux succès, Leopold Lindtberg est lui-même un réfugié juif qui a dû fuir l'Allemagne hitlérienne dans les années 30. Il travaille d'abord au théâtre zurichois du Schauspielhaus, et réalise le *Füsilier Wipf* en 1938 qui rencontre une belle audience dans les salles suisses. Il accède à une reconnaissance internationale en 1944 avec *Marie-Louise*, histoire d'une enfant française recueillie en Suisse qui remporte l'Oscar du meilleur scénario. Pour ses premiers films comme pour *La Dernière Chance*, Lindtberg travaille avec la Praesens Film, une société de production zurichoise.



© Collection Cinémathèque suisse. Tous droits réservés.

Bras de fer entre la Praesens et les autorités suisses

1944. En décidant de mettre en scène la situation des réfugiés, Lindtberg et la Praesens Film vont faire face à de nombreuses difficultés avec le gouvernement fédéral qui ne veut pas d'une œuvre potentiellement critique à l'égard de la politique migratoire de la Suisse. En effet, le gouvernement a pris dès 1942 des mesures drastiques contre l'accueil des réfugiés civils qui sont refoulés (sauf les enfants et les plus de 65 ans). Cette politique n'était pas uniquement dictée par l'isolement d'un pays entouré par les belligérants. Le gouvernement suisse a choisi, par choix politique, de fermer ses frontières aux personnes persécutées pour motifs racistes.

L'hostilité des autorités

Le statut de réfugié de Lindtberg encourage le gouvernement à regarder ce projet avec la plus grande méfiance, ce malgré le propos extrêmement lisse – voire caressant – de *Marie Louise* vis-à-vis de la



politique migratoire de la Suisse. Comme le rappelle Floriane Closuit dans son mémoire de licence sous la direction de Hans-Ulrich Jost et Rémy Pithon (1991), les autorités refusent dans un premier temps d'accorder à la Praesens les autorisations de tournage qui lui sont nécessaires. L'historien Hervé Dumont évoque des intrigues, interdictions, embûches, pressions discrètes. Le Département fédéral militaire exige que toutes les idées de prises de vue lui soient soumises avant tournage. Après la fin du montage, le Conseil fédéral demande à son tour de visionner le film avant sa sortie

en salle, il reproche à l'équipe du film de ne pas propager une image positive de la Suisse. Convoqué au Palais fédéral, Lindtberg défend son film en argumentant qu'il présente la Suisse comme « la dernière chance » des réfugiés. Selon lui, sa diffusion auprès des Alliés pourrait au contraire redorer l'image de la Suisse auprès de l'opinion anglo-saxonne.

L'ambivalence suisse mise en scène

La longue séquence finale du film semble effectivement jouer avec les nerfs des autorités, en mettant en place un véritable « suspens » diplomatique. Après la mort de plusieurs personnes, le reste du groupe de réfugiés est parvenu à passer la frontière. Le commandant suisse se lance alors dans un long pourparler au téléphone avec l'Office des réfugiés à Berne pour savoir s'il faut renvoyer ces misérables ou leur octroyer l'asile. Le point de vue du spectateur étant calqué

sur celui des réfugiés, l'incompréhension face à une telle absurdité administrative prévaut. Durant cette attente interminable, le commandant se justifie : « La Suisse est un petit pays, une île complètement isolée. Mais on va faire ce qu'on peut. » Finalement, l'asile leur est accordé.

Une fois le film achevé en 1945, tout est mis en œuvre pour retarder sa sortie. Certains militaires, germanophiles, exigent même la destruction du négatif et obtiennent la censure d'une scène. Cette hostilité étonne rétrospectivement Leopold Lindtberg, qui qualifie dans les années 1960 *La Dernière Chance* « d'inoffensif conte de fée comparé aux faits réels. (...) Ce n'est pas un film pour ceux qui ont connu le malheur mais pour tous les autres, les heureux, les épargnés, afin que cela les incite à réfléchir ».

Un film couronné de succès

La consécration arrive l'année suivante en 1946. *La Dernière Chance* reçoit le Grand Prix au Festival de Cannes et gagne un Golden Globe en 1947. A la faveur d'une aura quasi jamais égalée par une production helvétique à l'étranger le film réunit en Suisse un million d'entrées. Il faut dire aussi que le long métrage du polyglotte Lindtberg surmonte la question de la langue, qui fait souvent obstacle aux films suisses. Ici, chaque acteur y parle sa propre langue (anglais, allemand, suisse-allemand, hollandais, italien, français, serbocroate, russe et yiddish). Dans les années 2010, *La Dernière Chance* a été restauré grâce aux efforts conjoints de la Cinémathèque suisse, de la SRF et de l'association Memoriav, version qui sera montrée le 17 avril 2024 dans le cadre du Passculture.



© Collection Cinémathèque suisse. Tous droits réservés.

Le Passculture fait son cinéma
Cinémathèque suisse
Mercredi 17 avril 2024
18h00 Capitole
Par Séverine Graff (Gymnase du Bugnon)

Montrer les réfugiés en 1945

La Dernière Chance, Leopold Lindtberg, 1945



© Collection Cinémathèque suisse. Tous droits réservés

Compétences mobilisées

- Comparer trois films suisses réalisés durant la Guerre pour comprendre l'évolution du regard porté entre 1938 et 1945 sur la figure du réfugié
- S'initier à l'analyse de séquences
- Approfondir ses connaissances de l'histoire politique de la Suisse durant la Deuxième Guerre mondiale

Du matériel supplémentaire (séquences, articles) peut être demandé à severine.graff@eduvaud.ch

Pourquoi travailler sur *La Dernière Chance* en classe ?

Pour les classes qui travaillent sur la Suisse durant la Deuxième Guerre mondiale, une sortie le 17 avril au Capitole s'impose ! Réalisé en 1944 par Leopold Lindberg, ce célèbre film de fiction raconte l'histoire d'un groupe de réfugiés, menés par deux soldats anglais et américains, qui vont tenter de rejoindre la Suisse depuis l'Italie en passant par la montagne. *La Dernière Chance* est l'un des premiers films à montrer la réalité des réfugiés fuyant le fascisme. Pourquoi Lindtberg traite-il de ce sujet ? Avec quel réalisme le sort des Juifs est-il dénoncé dans ce film, et dans le cinéma de Lindtberg ?

Cette fiche se propose d'analyser la représentation des réfugiés, alors que l'histoire du tournage, de la réaction du gouvernement suisse et de l'accueil réservé au film est discutée dans une fiche parallèle.



Pourquoi Lindtberg traite-il des réfugiés ?

L'industrie cinématographique est un paquebot lent, qui traite rarement des événements historiques au moment des faits. C'est pourtant le choix de Leopold Lindtberg qui signe avec *La Dernière Chance* un des premiers films montrant le sort des réfugiés et évoquant même le sort des Juifs. Ce sujet est très important pour le réalisateur allemand, lui-même réfugié en Suisse. Comme son producteur Lazar Wechsler, le réalisateur Leopold Lindtberg est né dans une famille juive. Ils ne pouvaient qu'être très sensibles à la politique d'asile de la Suisse durant la guerre.

Pour rappel, la Suisse fait apposer la lettre J sur les passeports des réfugiés juifs dès 1938. En août 1942, le Conseiller fédéral Eduard von Steiger estime que « la barque est pleine » et ordonne la fermeture des frontières, à l'exception des réfugiés politiques. La directive de Heinrich Rothmund, chef de la Division fédérale suisse de la police, précise que « ceux qui n'ont pris la fuite qu'en raison de leur race, les Juifs par exemple, ne doivent pas être considérés comme des réfugiés politiques ». On estime aujourd'hui qu'entre 16'000 et 24'000 réfugiés ont été ainsi été refoulés aux frontières. La politique migratoire de la Suisse s'assouplit toutefois légèrement dans les dernières années de la guerre.

Un regard changeant sur les réfugiés :

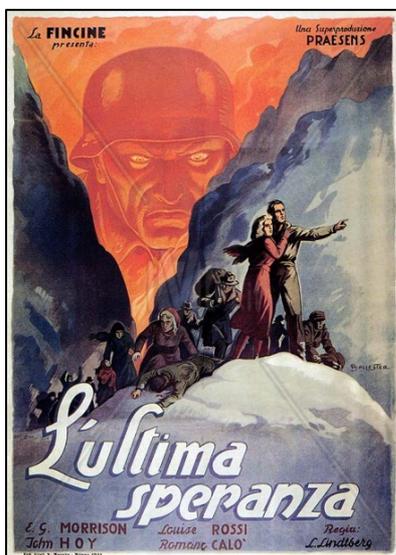
Leopold Lindtberg consacre trois films à la question des réfugiés en temps de guerre : *Le Fusilier Wipf* en 1938, *Marie-Louise* en 1944 et *La Dernière Chance* en 1945. L'analyse de séquences de ces trois films (disponibles sur demande) permet de cerner comme le cinéma de fiction s'est fait le reflet des changements de point de vue social et politique sur cette question.



Le Fusilier Wipf en 1938 cherche à rappeler l'importance de se défendre militairement contre un possible envahissement extérieur. Dans ce contexte, l'attention porte avant tout sur les héroïques défenseurs de la frontière (comme en témoigne le titre du film : *Le Fusilier Wipf*). Le réfugié est un fuyard dont l'acte de transgression met en danger les gardes-frontière valeureux et patriotiques, placés sous l'insigne du drapeau suisse.

Un basculement s'opère dans *Marie-Louise*, sorti en 1944. Le film raconte l'histoire d'une charmante fillette, la Marie-Louise du titre, invitée à se rendre en Suisse alors que les bombes détruisent progressivement Rouen, sa ville natale. Toutefois, l'invitation n'est que temporaire et par bien des aspects, l'enfant incarne la figure de la réfugiée parfaite : innocente, victime, adoptant volontiers le züridutsch et surtout... amenée à retourner dans son pays.

Dans les dernières années de la Guerre, alors que le nombre de réfugiés est en pleine explosion, *Marie-Louise* traduit à l'écran l'acceptation sociale croissante des réfugiés en Suisse. Mais vision idéale qui en est faite dans le film vaut surtout pour son côté temporaire. Marie-Louise parvient donc à valoriser certains réfugiés (les enfants) et, surtout, la Suisse posée comme terre d'histoire, terre de paysage et terre d'accueil.



La Dernière Chance : un portrait réaliste des réfugiés

Les choses changent radicalement avec *La Dernière Chance* 1945. Tourné vers la fin de la guerre, le film se focalise cette fois uniquement sur le cheminement d'un groupe de réfugiés, aux origines diverses mais tous victimes de persécutions, dans leur parcours vers la Suisse. L'enjeu du film est d'ailleurs de glorifier la solidarité entre les êtres, indépendamment de toute appartenance, au sein d'un groupe au départ éclaté. Dès lors, la montagne devient un lieu de danger où les valeurs de chacun sont mises à l'épreuve. Pris dans une tempête de neige, les personnages doivent davantage lutter contre les éléments que contre l'ennemi, d'ailleurs seulement mentionné ou évoqué indirectement – que l'on pense aux cadavres tués par les

Allemands désignés par la femme italienne. Les cadrages ne mettent d'ailleurs pas en valeur le paysage, au contraire : la neige, le froid, l'épuisement s'opposent au calme et à la chaleur propre au refuge finalement atteint. Ce dernier devient le symbole, autant que le lieu, de l'unification du groupe. Le fait qu'il ne soit associé à aucun pays renforce encore cette dimension : il est juste garant de la sécurité des réfugiés face à l'extérieur.



La marche des réfugiés est donc l'occasion de mettre en avant plusieurs moments où les protagonistes se rapprochent les uns des autres et s'entraident. L'exemple le plus parlant est bien sûr le secours apporté au vieux marchand, ouvertement désigné comme juif, ceci alors même que le meneur avait déclaré qu'on ne s'arrêterait pour personne. Une prise de position bien plus affirmée de la part du réalisateur que dans *Marie-Louise*.

La solidarité se construit contre la montagne et ses pièges. D'ailleurs, les groupes autrefois distincts – les meneurs anglais, la famille allemande, l'oncle et sa nièce polonais, etc. – se mélangent peu à peu selon les capacités de chacun à aider autrui. Toutefois, il faut attendre le moment dans le refuge pour que les barrières tombent vraiment et que chacun partage son expérience et accepte l'autre. Une union que la place des personnages dans le cadre – évoquant toujours plus le cercle – traduit également. Le spectateur est ainsi amené à s'identifier ou en tout cas à compatir avec l'ensemble des protagonistes.

La Dernière Chance incarne donc un basculement définitif du côté des réfugiés, qui porteront le point de vue du spectateur durant tout le film. La Suisse n'est plus le lieu merveilleux qu'il s'agit de protéger ou de vanter, mais un territoire de liberté.



© Collection Cinémathèque suisse. Tous droits réservés